



Béatrice Lejbowicz

Omraam Mikhaël
Aïvanhov
ou l'esprit de fraternité

PROSVETA

© Copyright 2019 réservé à S.A. Éditions Prosveta pour tous pays. Toutes reproductions, adaptations, représentations ou éditions quelconques ne sauraient être faites sans l'autorisation de l'auteur et des éditeurs. De même toutes copies privées, toutes reproductions audio-visuelles ou par quelque moyen que ce soit ne peuvent être faites sans l'autorisation des auteurs et des éditeurs (Loi du 11 Mars 1957 révisée).

Éditions Prosveta S.A. – CS30012 – 83601 Fréjus Cedex (France)

ISBN 978-2-8184-0511-6

Édition numérique: ISBN 978-2-8184-0554-3

Avant-propos

C'est en 1957 que j'ai rencontré le Maître Omraam Mikhaël Aïvanhov, j'allais avoir 13 ans ; et c'est en 1967 que je suis devenue sa secrétaire. Un jour, alors qu'il venait de me dicter du courrier, il m'a dit : « Vous apprendrez beaucoup auprès de moi. Plus tard, vous devrez l'écrire. » Et, par la suite, il me l'a répété plusieurs fois.

Si être disciple du Maître était déjà très instructif, devenir sa secrétaire l'était bien davantage encore. Sa psychologie, sa pédagogie m'ont beaucoup appris sur moi-même et sur tous les êtres humains, mes frères et sœurs. Même s'il n'était pas toujours nécessaire qu'il me donne à lire les lettres qu'il recevait, j'avais avec ses réponses quelque idée de leur contenu ; et il arrivait aussi parfois qu'il me demande de lui en lire certaines dont l'écriture était difficilement déchiffrable. Les années passant, il reçut de plus en plus de courrier, et un jour, me montrant une pile de lettres qui s'entassaient sur sa table, il me suggéra de les lui enregistrer sur cassettes : les écouter serait pour lui plus facile que de les lire.

Les personnes qui écrivaient au Maître pouvaient lui exposer des situations très intimes et on m'a parfois demandé comment certaines acceptaient que j'en aie plus ou moins connaissance. Pas toujours très bien. Mais là, je dois donner une précision : il ne m'a jamais demandé de taire ce qu'on lui écrivait ni ce qu'il répondait ; sans doute savait-il que ce n'était pas nécessaire. Dès le début, il avait été aussi entendu avec ma famille que je ne raconterais rien et qu'elle ne me poserait jamais de questions : dans le mot « secrétaire », il y a « secret ».

J'avais été étonnée que le Maître me dise que je devrais, plus tard, écrire sur ce que je vivais et apprenais auprès de lui.

Il me connaissait suffisamment pour savoir que je n'avais aucun goût pour l'écriture, mais, puisqu'il me le demandait, il faudrait bien que je fasse un jour cet effort.

En 2013, j'ai eu l'occasion de rencontrer Hubert Mansion, avocat d'origine belge installé au Québec. C'est à Montréal qu'il avait découvert un livre du Maître, « Puissances de la pensée », qui l'avait aidé à surmonter une grave dépression. Il ignorait qui était cet auteur et, désireux de se renseigner sur lui, il était entré en relation avec la Fraternité où il enregistra des entretiens avec quelques disciples. Puis, ayant appris que pendant une vingtaine d'années j'avais été sa secrétaire, il souhaita me rencontrer. Il m'invita à venir à Montréal où, avec son assistante, Émilia, il fit une quarantaine d'heures d'enregistrement.

Ce sont ces enregistrements qui sont à l'origine de mon récit. Il s'y ajoute aussi beaucoup de réponses à des questions qui, surtout depuis le décès du Maître, il y a plus de 30 ans, m'ont été posées par des personnes qui l'ont peu ou pas connu. Il m'est impossible d'énumérer les questions auxquelles je dois répondre. Que ce soit au cours de conversations, par écrit ou par téléphone. C'est pourquoi, en revoyant ces entretiens, j'y ai introduit des citations du Maître ; j'en ai aussi placé en fin de chapitre, ou bien j'ai renvoyé à ses livres. Mais il arrive aussi qu'on m'interroge à son sujet : quel être humain il était, comment il réagissait dans certaines situations, devant certains événements, et particulièrement avec son entourage. J'ai même été étonnée parfois qu'on s'intéresse à tant de détails.

Un jour où j'en parlais avec un ami, il me dit : « Tu dois comprendre ces personnes : beaucoup qui sont venues à la Fraternité de son vivant ne l'ont jamais vraiment approché ; elles assistaient à ses conférences, l'apercevaient au lever du soleil, c'est tout. D'autres, de plus en plus nombreuses, ne l'ont jamais vu, sauf en photo ou dans les enregistrements de conférences sur DVD. Même si elles lisent ses livres, il doit leur paraître lointain, comme une sorte d'icône, une icône magnifique, sans doute, mais

une icône enveloppée de mystère. Elles ont besoin de le sentir incarné dans la vie quotidienne. Et puis, franchement, imagine que tu te trouves un jour devant les apôtres Pierre, Jean, Thomas... Bien sûr, les Évangiles donnent quelques détails sur leur vie quotidienne auprès de Jésus, mais est-ce que tu te contenterais de leur dire qu'ils ont eu de la chance de le connaître ? Tu ne chercherais pas à les interroger pour en savoir davantage sur lui ? » J'ai bien dû admettre que oui.*

Je me suis donc efforcée de rester au plus près des questions qui m'ont été posées et que l'on continue à me poser. Je n'ai pas beaucoup d'efforts à faire pour que tant de paroles du Maître, tant de moments passés auprès de lui, tant d'événements auxquels j'ai assisté, tant de lettres qu'il m'a dictées me reviennent en mémoire. Mais la difficulté a été surtout : comment raconter ? J'ai souvent senti que le danger était de me disperser et que mon récit ne soit pas suffisamment cohérent...

Sous différentes formes une question me revient très souvent, et il arrive qu'elle me mette dans l'embarras tant elle est vaste et complexe : qu'est-ce que le Maître entendait exactement par le mot « fraternité » ? Quels en étaient pour lui les fondements ? Comment vivait-il lui-même cet idéal de fraternité et comment nous a-t-il appris à le vivre ? En réfléchissant aux réponses que je dois chaque fois donner, il m'est apparu de plus en plus clairement qu'il était, lui, habité par l'esprit de fraternité, qu'il incarnait l'esprit de fraternité. C'est ce dont j'ai essayé de rendre compte le plus fidèlement possible.

* Pour répondre à certaines demandes, les éditions Prosveta ont fait paraître, en 2000, un album des photos du Maître prises à différentes époques et à différents moments de la vie quotidienne, certaines se rapportant à ses voyages, sont reproduites ici. Lui-même n'appréciait pas tellement de se voir en photo, et lorsque je voyageais avec lui, il souhaitait que j'en prenne le moins possible.

Je dois maintenant remercier toutes les personnes qui, grâce à leurs questions, m'ont permis de répondre au souhait du Maître : que je raconte un jour ce que j'ai vécu et appris auprès de lui. Au cours de nos conversations, quelques-unes m'ont fait spontanément le récit de certaines de leurs découvertes et de leurs expériences. C'est alors moi qui les ai aussi interrogées plus longuement, et chaque fois que c'était possible, je leur ai demandé de mettre elles-mêmes leur récit par écrit.

Chapitre 1

Été 1957

Comment j'ai rencontré le Maître

— *Voulez-vous bien maintenant vous présenter ?*

Je suis née en 1944 dans un village du sud de la France, Capestang, où vivaient mes grands-parents maternels. Ma mère et mon père se sont rencontrés alors qu'ils étaient tous deux étudiants à l'École nationale supérieure de chimie de Nancy. Mon père était né à Varsovie dans une famille juive ; son père était né à Riga (Lettonie) et sa mère à Brest-Litovsk (Biélorussie).

Peu après le début de la Seconde guerre mondiale, mes parents, qui avaient dû interrompre leurs études, décidèrent de se retirer à Capestang en pensant que dans ce petit village du Languedoc, mon père serait davantage en sécurité. Mes grands-parents, qui jusque-là n'avaient probablement pas eu l'occasion de fréquenter des juifs, l'accueillirent très cordialement. Et là, je dois aussi mentionner l'attitude du curé du village, l'abbé de Jouvenel. Ayant appris que mon père était un bon musicien, il lui confia un groupe de jeunes gens avec lesquels mon père forma une chorale qu'il accompagnait à

l'harmonium. On m'a raconté plus tard qu'entendre soudain chanter du Haydn ou du Mozart pendant les messes avait été un événement. Ce curé savait peut-être aussi qu'il avait été demandé à mon père de participer à la traduction des Psaumes de l'hébreu en français pour la Bible de Jérusalem, dont la parution, en 1955, devait durablement marquer les études bibliques.

Trois années environ s'écoulèrent à peu près paisiblement... Jusqu'au jour où des soldats allemands entrés dans Capestang arrêterent un certain nombre d'hommes, dont mon père. Ils les relâchèrent quand l'un d'eux le dénonça comme juif. Il fut déporté à Auschwitz où il mourut au moment de l'évacuation du camp. Je suis la plus jeune de quatre enfants nés entre 1940 et 1944, et je n'ai pas connu mon père.

— *Comment avez-vous rencontré le Maître Omraam Mikhaël Aïvanhov ?*

Les événements décisifs de notre existence ont souvent une origine tout à fait banale. Pour que nous puissions faire nos études secondaires dans de bonnes conditions, ma mère avait décidé que nous déménagerions à Béziers, ville située à une quinzaine de kilomètres de Capestang. À cause de la guerre, elle avait dû interrompre ses études universitaires, mais elle avait obtenu un poste de professeur de mathématiques et de technologie au collège technique de la ville. Elle y avait, entre autres, pour collègue et amie, un professeur de dessin. À la rentrée scolaire de 1956 il se trouva qu'un nouveau professeur d'allemand, Laure, qui venait d'être nommée au lycée, loua une chambre chez cette amie, et c'est donc là que ma mère fit sa connaissance. Elles se revirent quelquefois jusqu'au jour où Laure parla à ma mère

d’un « sage » qu’elle avait rencontré deux ans auparavant. (Il faut dire qu’à l’époque la notion de « Maître spirituel » était, en France, beaucoup moins répandue que de nos jours). Après plusieurs conversations, ma mère qui élevait seule quatre adolescents en pleine période de cet âge que l’on dit « ingrat », pensa que l’influence d’un sage ne pouvait que leur être bénéfique.

— *Et où avez-vous rencontré le Maître pour la première fois ?*

Au Bonfin. Depuis 1947 le siège de la Fraternité était, et il est resté, à Izgrev, à Sèvres près de Paris. Mais, en 1953 frère Jahan, un des premiers disciples du Maître*, avait mis à disposition de la Fraternité un domaine, plus que modeste, à côté de Fréjus. Depuis 1953, des congrès y étaient organisés l’été, du 1^{er} août jusqu’au 30 septembre. Le 1^{er} août 1957, ce fut d’abord ma sœur Hélène et moi que Laure amena au Bonfin, ma mère étant retenue à Béziers avec mon frère Max et ma sœur Agnès.

— *Vous étiez encore très jeune. Quelle impression avez-vous gardé de ce premier séjour ?*

Ce 1^{er} août il n’y avait là qu’une douzaine de frères et sœurs, alors qu’il y en eut bientôt des centaines. À notre arrivée, le Maître nous salua en nous prévenant que nous serions sans doute étonnées par la vie que l’on menait au Bonfin. Manger en silence était en effet nouveau pour moi ; assister au lever du soleil et écouter les conférences du Maître dépassaient de beaucoup mon niveau de compréhension, mais je ne m’ennuyais pas ; apprendre les exercices de respi-

* Voir Collectif : *Enfin, nous apercevons une lumière. Les premiers disciples d’Omraam Mikhaël Aïvanhov racontent...* Chap. II : « André Jahan ».

ration et de gymnastique, ainsi que les chants bulgares du Maître Peter Deunov, me plaisait.

Douze jours plus tard, je dus quitter le Bonfin pour rejoindre ma mère qui devait m'emmener avec mon frère et ma sœur Agnès faire une cure thermale. Et là, je dois dire que ma première véritable rencontre avec le Maître a été le moment où, avant de repartir, je suis allée le saluer. C'était un après-midi. Il m'emmena dans son jardin et commença par me faire visiter son chalet, ouvrant même les placards de sa cuisine ! Sans doute voulait-il par ce geste que je me sente moins intimidée. Puis, il me fit asseoir devant lui et m'interrogea sur ma famille, mes études. Quand je lui parlai de mon père mort à Auschwitz, il me regarda très attentivement avec beaucoup de gravité. Il me demanda si j'avais entendu parler de la réincarnation. Évidemment, non. Il me donna quelques explications en se mettant à ma portée et termina en disant : « Vous comprendrez plus tard ».

Il m'a encore parlé un moment, et je me souviens surtout de l'impression que j'ai eue soudain d'exister vraiment. Pour la première fois je n'étais pas traitée seulement comme une petite fille. Même très jeune, un enfant ressent cela. C'est difficile à expliquer, mais je ne peux pas l'exprimer autrement. Le regard paternel qu'il posait sur moi m'a fait sentir que je naissais véritablement comme être humain. Bien sûr, j'avais une mère qui m'entourait de toute son affection, mais là c'était différent. Quand je l'ai retrouvée ensuite, je lui ai dit : « Tu sais, il ne ressemble à personne. J'ai envie de l'écouter et de suivre ses conseils. » Cela l'a d'autant plus surprise que j'étais plutôt du genre rebelle. Même si je faisais ce qu'on me demandait, je n'en pensais pas moins, et à l'occasion je faisais le contraire.

Été 1957 – Comment j’ai rencontré le Maître

Le 3 septembre suivant, la cure thermale terminée, je suis retournée au Bonfin avec ma mère, mon frère et ma sœur Agnès. C’est ainsi que pour la première fois toute la famille s’est trouvée réunie auprès du Maître.

Chapitre 2

Mes premières années auprès du Maître

— *Comment, très jeune, avez-vous reçu l'enseignement du Maître ?*

Comme un enfant, bien sûr. Mais même si j'étais loin de comprendre ce dont il nous parlait chaque jour, j'aimais passer les vacances d'été au Bonfin. Depuis le matin au lever du soleil jusqu'au soir, les journées étaient bien occupées. Mais il est évident que si je n'avais pas été aussi jeune, mes premiers souvenirs seraient très différents. Un jour, j'ai demandé à une sœur, Annie, née la même année que moi, à quel âge elle avait rencontré le Maître et quelles avaient été ses premières impressions. J'ai beaucoup aimé son récit et je lui ai demandé de l'écrire.

« Quand j'ai rencontré le Maître, en 1965, je venais d'avoir 20 ans. Durant mon adolescence, bien que protestante, j'avais été en partie nourrie de livres sur les sages et les gurus de l'Inde que mon père rapportait à la maison, et nous avions des discussions très animées. Nous n'étions d'accord que sur un point : nous souhaitions rencontrer un Maître.

Pour approfondir cette recherche j'assistais à des conférences sur l'Inde, le Tibet... C'est là que je fis la connaissance d'une jeune femme qui m'invita à venir chez elle prendre le thé. Elle me parla du Maître, de la Fraternité, et me prêta les quelques ouvrages qui étaient disponibles à l'époque.

» C'est en juillet 1965 que je rencontrai pour la première fois le Maître, au Bonfin. L'être que je découvris ne ressemblait en rien à ce que j'avais imaginé, c'est-à-dire économe de gestes, de paroles, le regard tourné vers l'intérieur et goûtant à peine à la nourriture qu'on lui présentait. Il n'était, lui, économe ni de gestes ni de paroles ; son regard était direct, et même s'il était très sobre, quand il mangeait c'était toujours avec appétit et conviction. Sur les photos, beaucoup de sages hindous ont une physionomie presque féminine. Son expression à lui, au contraire, avait quelque chose de volontaire, de viril que, le premier jour, je ressentis presque comme une sorte de violence. Le deuxième jour, je pensai : ce n'est pas de la violence, c'est de la vie. Le troisième jour, je rencontrai son regard... un regard d'une telle douceur ! Je me dis alors qu'il fallait que je change totalement ma conception d'un Maître spirituel.

» On me demande souvent : « Vous qui l'avez longtemps connu, comment était le Maître ? » Je réponds qu'il fallait aller au-delà des apparences pour découvrir les multiples aspects de cette vie qui émanait de lui : elle était pureté, humilité, beauté, intelligence, énergie, simplicité, amour, poésie. Elle était nourrie de tout un monde inconnu de nous, un monde de lumière, d'espace infini, d'archanges, d'esprits solaires... On sentait son inspiration monter et descendre avec agilité les degrés de l'univers, s'abreuvant à une source mystérieuse. Tel une cascade, il éclaboussait ceux qui l'entouraient de scintillements, de gouttelettes d'amour,

d'éclats d'arc-en-ciel. C'était toute la fraîcheur d'une aube radieuse, un soleil étincelant d'une vie nouvelle. Le Maître était vivant, et il est toujours vivant. »

Moi, je n'avais donc que 13 ans quand j'ai rencontré le Maître... Au début de l'automne, les vacances terminées, je reprenais évidemment ma vie de lycéenne... De la maison au lycée, j'avais un peu plus d'un quart d'heure de marche à pied. Je partais le matin avec ma sœur Agnès, et pour nous sentir encore un peu au Bonfin, nous avions eu l'idée d'apprendre, en chemin, de nouvelles prières. Grâce à notre grand-mère, nous savions depuis longtemps le « Notre Père », mais nous voulions apprendre « La bonne prière » du Maître Peter Deunov, ainsi que le Psaume 91, qui sont un peu plus longs et difficiles. Il y avait aussi d'autres prières que le Maître a données pour différentes circonstances de la vie quotidienne. Nous les répétions et nous nous les faisons réciter. Nous en oublions la longueur du trajet, et nous arrivions au lycée joyeuses et bien disposées. C'était notre façon à nous de commencer à vivre l'enseignement qu'apportait le Maître. Un jour, incidemment, je le lui ai raconté, et il a répondu par un bon sourire.

Il n'est pas sûr que, de nos jours, en dehors des cérémonies religieuses, beaucoup de personnes aient recours à la prière ; prier apparaît comme un rite d'un autre âge. *En réalité, tout acte de la vie quotidienne peut s'accompagner d'une prière*, nous dit le Maître. *C'est à nous de sentir la nécessité de faire appel aux entités spirituelles du monde invisible afin d'être sans cesse éclairés, encouragés, renforcés ; elles deviennent peu à peu des présences amies qui se tiennent à nos côtés.* C'est ce que j'ai commencé à ressentir sur le chemin du lycée.

Il y avait à peine un an que je connaissais le Maître, quand, au cours de l'été 1958, il nous apprit qu'il ferait bientôt un long séjour en Inde. Ce fut comme l'annonce d'un immense vide. Son souci à lui était évidemment que nous soyons capables de faire vivre la Fraternité comme s'il était toujours là. Dans ses conférences, il insista particulièrement sur l'harmonie qui devait continuer à régner entre nous, et il nous prépara donc à ce départ*.

Il existait alors quelques centres fraternels en France et en Suisse, et avant son départ, il alla leur rendre visite. Il est donc venu à Béziers où il resta trois jours chez nous. Je n'en ai que peu de souvenirs, sauf que j'étais très triste à l'idée de ne plus le voir pendant un an. Quand on a 14 ans, un an, c'est long ! Mais j'étais fière qu'il accepte de faire quelques révisions d'anglais en utilisant la méthode Assimil que ma mère venait de m'offrir.

Bien des années après, Lucie, une sœur un peu plus âgée que moi, me raconta ses propres souvenirs.

» À l'époque, l'idée que je me faisais de ce pays se réduisait à quelques images. En réalité, une Inde de carte postale. Pourquoi le Maître devait-il y rester si longtemps ?... Il partit donc en février 1959. Quelques mois après, je le vis en rêve. Son visage irradiait, mais, chose étrange, il m'apparaissait à la fois de face et de profil (il est vrai que le rêve est rarement régi par les lois du monde physique), et son corps était celui d'un agneau d'une blancheur immaculée. Du sang coulait de son cou d'où s'élevait aussi une croix

* Voir Collectif : *Enfin, nous apercevons une lumière. Les premiers disciples d'Omraam Mikhaël Aïvanhov racontent...* Chap. VI : Henriette Vacquié, « Consécérations » p. 170-175.

qui, comme le soleil, remplissait l'espace de ses rayons... Cette image d'un sacrifice sanglant n'avait pourtant là rien d'effrayant. J'étais alors trop jeune pour vraiment l'interpréter, mais je sentais qu'elle me révélait la raison du séjour du Maître en Inde. Plus tard, j'ai sans doute mieux compris. Même s'il n'a rien dit de précis à ce sujet, car il était d'une extrême discrétion sur tout ce qui touchait à sa vie profonde, il fallait certainement qu'il aille dans ce pays pour trouver les conditions qui lui permettraient de continuer son travail pour le monde entier, travail fondé sur l'amour et le sacrifice. »

C'est des années plus tard que Lucie parla au Maître de son rêve. Elle le lui a écrit après une conférence qu'il avait faite sur le sacrifice, et dont elle avait particulièrement retenu ce passage : *Le sacrifice est comme l'or qui garde toujours sa valeur parce que le soleil le protège... Chaque sacrifice que vous faites pour la défense et la manifestation de ce qui est bon et beau afin que tous les êtres sur la terre puissent en bénéficier, remplit votre cœur et votre âme de cet or. C'est comme si le soleil vous marquait de son sceau. Et du jour où vous portez l'empreinte de ce sceau, vous êtes reconnus par les entités de la lumière. Elles disent : « Ces êtres sont des nôtres, ils portent le sceau du soleil, ils sont nos frères, nos sœurs, donnons-leur ce qu'ils demandent.*

Si je n'ai aucun souvenir précis du séjour que le Maître fit chez nous à Béziers avant son départ pour l'Inde, de celui qu'il fit aussi à son retour, je me souviens au contraire très bien. Nous étions tellement heureux ! Nous invitions des frères et sœurs à partager nos repas et à l'écouter. Il ne fit là presque aucune allusion à l'Inde ; c'est surtout à Izgrev, Sèvres (centre de la Fraternité pour la région pari-

sienne) et au Bonfin qu'il en a parlé dans ses conférences.* Il s'intéressait plutôt à notre vie à nous, à nos études. À la fin d'un repas une sœur, étudiante en littérature française, lui ayant dit qu'elle avait au programme le poète surréaliste Tristan Tzara auquel elle ne comprenait rien, il lui demanda d'aller chercher le livre. Il l'ouvrit au hasard et interpréta un poème qui évoquait d'une façon assez scabreuse l'univers de l'inconscient et il trouva raisonnable de s'arrêter là. Une autre fois, il commenta un passage de « L'Assemblée des femmes » d'Aristophane qu'elle avait aussi au programme. Nous avions beaucoup de livres à la maison et il passait plusieurs heures à lire dans sa chambre, en particulier le théâtre d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide. Il n'eut évidemment pas le temps de tous les lire, et ma mère insista pour qu'il en emporte quelques-uns.

Une école primaire faisait face à l'immeuble que nous habitions, et aux heures d'entrée et de sortie, la rue était pleine de cris et de rires d'enfants qui allaient et venaient, couraient, se poursuivaient... Le Maître les regardait souvent par la baie vitrée qui donnait sur le balcon. Il disait qu'il aimait les voir courir sur leurs petites jambes, leur cartable sur le dos. Mais, un jour, il murmura pensif: « Quand je vois tous ces enfants, je me demande ce qu'ils deviendront plus tard. Que le Ciel les protège! » En effet, que sont-ils devenus? Ils n'ont jamais su que quelqu'un les avait regardés à travers une vitre en demandant sur eux la protection du Ciel.

Il fallut, un matin, aller au marché. Le Maître souhaita nous accompagner. Aller faire le marché avec lui, c'était

* Voir: *Afin de devenir un livre vivant. Éléments d'autobiographie 1*, chap. XI: « Une année en Inde: février 1959 - janvier 1960. »

quelque chose ! Et nous voilà dans la voiture de frère Jahan qui l'avait accompagné à Béziers, notre mère étant restée à la maison pour commencer à préparer le repas. Il demanda que nous allions d'abord visiter la cathédrale Saint-Nazaire qui se dresse au-dessus de la vallée de l'Orb. Il savait que les derniers massacres des Cathares avaient eu lieu à Béziers, sur la place dite « des bons Amis » située près de la cathédrale, et il voulait voir ce lieu. Là, il resta très silencieux : cherchait-il à retrouver quelque chose de l'âme de ces êtres qui avaient péri dans les flammes ? Puis, nous sommes entrés dans la cathédrale. Il s'est arrêté devant les vitraux, les statues, en disant : « Il y a là tellement de symboles que peu de personnes sont capables de déchiffrer ! »

En sortant, nous sommes évidemment passés devant « le tronc », cette boîte percée d'une fente dans laquelle les fidèles, les visiteurs, peuvent glisser quelques pièces de monnaie. Après avoir fouillé dans ses poches, le Maître nous dit : « Je n'ai pas de monnaie. Si vous en avez, mettez quelques pièces ». J'ai parfois réfléchi à ce geste qu'il nous a demandé de faire. Qu'avait-il voulu que nous comprenions ? Les disciples d'une École initiatique ont tendance à se détourner des Églises officielles, à les ignorer, les critiquer. Peut-être souhaitait-il que nous évitions cette attitude, que nous gardions de la considération pour ces institutions qui ont eu et ont encore un rôle important à jouer en répondant à certaines aspirations spirituelles des humains. Même s'il émettait des réserves à leur égard.

Enfin, nous sommes arrivés au marché. Nous avons dû d'abord traverser le marché couvert qui s'ouvrait sur une allée bordée d'étals de boucherie : quartiers de viande suspendus, guirlandes de saucisses... Le Maître avança sans broncher : il savait ce que peut être un marché ! Mais je

vois encore l'air effaré d'une bouchère potelée, aux joues très rouges, derrière biftecks et côtelettes, voyant passer un noble personnage à barbe blanche, une canne à la main, accompagné de trois adolescentes tellement fières d'escorter leur Maître. Nous étions tout de même confuses de ne pas avoir eu l'idée de le faire passer par une autre entrée.

Arrivés à l'étal des fruits et légumes, il nous dit : « Dans la vie, l'important est de savoir choisir, à commencer par la nourriture. » Et il nous montra que nous devions prendre tels concombres, minces et fermes, plutôt que tels autres, gros et pleins d'eau. Nous l'avons évidemment laissé choisir légumes et fruits, et nous regardions attentivement. De retour à la voiture, il nous parla à nouveau de l'importance du choix et ajouta : « Je peux vous apprendre à choisir des amis, un métier... et à choisir aussi un Maître. » Là, nous avons éclaté de rire, et par ce rire il a dû comprendre que c'était déjà fait.

— Quand vous êtes arrivée à la Fraternité, y avait-il beaucoup de jeunes garçons et filles d'à peu près votre âge ?

Non, très peu, et je les voyais surtout l'été, au Bonfin. Nous avions de la chance, car à cette époque le Maître pouvait encore passer du temps avec nous. Il se rendait bien compte que les conditions étaient un peu austères, et souvent il nous invitait l'après-midi dans son jardin. Il nous occupait en nous demandant d'arracher les mauvaises herbes, de ramasser les aiguilles et les pommes de pin, le bois mort, de repeindre des volets ou une vieille caravane ; de temps à autre, il venait voir comment nous manions le pinceau. Nous devions faire attention à ne pas laisser dégouliner la peinture. Il nous apportait des fruits, entre autres de magnifiques tranches de pastèques. Parfois, il nous faisait

asseoir autour d'une table et nous apportait des glaces en disant : « Mangez, mes enfants », tandis qu'il allait un peu plus loin recevoir les frères et sœurs qui lui avaient demandé un rendez-vous. Je me souviens combien nous étions gênés parce qu'il ne voulait pas que nous lavions les soucoupes et les petites cuillères. Il disait : « Laissez, laissez... »

S'il n'avait plus de rendez-vous, il venait parler un moment avec nous, nous posait des questions sur nos études, quel métier nous voudrions faire plus tard. Il s'intéressait aussi de savoir ce que nous avions compris de sa conférence, si nous ne nous ennuyions pas au lever du soleil. Et quelquefois nous lui posions des questions. Mais bientôt il n'a plus eu le temps.

Plus tard, il suggéra que les jeunes sœurs viennent faire leurs répétitions de chorale dans son jardin. À quelques dizaines de mètres, sous un parasol, il recevait les frères et sœurs qui souhaitaient le rencontrer, et sans doute les jeunes voix qui résonnaient à proximité, sous les pins, apportaient-elles à l'atmosphère de ces conversations une note de légèreté, de fraîcheur... Nous étions assises en cercle sur des coussins, et il venait parfois s'asseoir parmi nous. Là encore, il nous parlait, nous demandait de lui poser des questions. Ces questions tournaient fréquemment autour de l'amour : comment aimer en évitant de se laisser entraîner dans des aventures sans lendemain et trop souvent douloureuses.* Quelquefois, il nous demandait de continuer à chanter et il écoutait un moment.

Quand nous quitions le Bonfin, à la fin de l'été, nous pensions déjà au congrès de Noël, puis à celui de Pâques où

* Voir *L'amour et la sexualité*, Œuvres complètes, t. 14, chap. XXVII : « La jeunesse devant le problème de l'amour ».

Omraam Mikhaël Aïvanhov ou l'esprit de fraternité

nous savions que nous allions le retrouver. C'est maintenant que je réalise quelle chance nous avons.

« Il n'y aura jamais d'égalité entre les êtres humains, parce qu'ils ne seront jamais dotés des mêmes facultés, ni placés dans les mêmes conditions ; ils sont seulement égaux en dignité, en tant que fils et filles de Dieu. Et cette dignité ne peut être comprise et ressentie que dans la mesure où ils seront tous capables de se considérer comme frères et sœurs les uns des autres : non seulement les plus privilégiés doivent sentir qu'ils sont frères et sœurs des plus démunis, mais les plus démunis sentir aussi qu'il existe en eux quelque chose qui les rend égaux en dignité aux plus grands sages, aux plus grands génies. »

Omraam Mikhaël Aïvanhov

« J'ai été la secrétaire du Maître Omraam Mikhaël Aïvanhov de 1967 à 1986.

Sous différentes formes une question m'est très souvent posée : qu'est-ce que le Maître entendait exactement par le mot « fraternité » ? Quels en étaient pour lui les fondements ? Comment vivait-il lui-même cet idéal de fraternité et comment nous a-t-il appris à le vivre ? En réfléchissant aux réponses que je dois chaque fois donner, il m'est apparu de plus en plus clairement qu'il était habité par l'esprit de fraternité, qu'il incarnait l'esprit de fraternité. C'est ce dont j'ai essayé de rendre compte le plus fidèlement possible dans ce livre. »

Béatrice Lejbowicz

ISBN 978-2-8184-0511-6



9 782818 405116 01

www.prosveta.fr
www.prosveta.com
international@prosveta.com